



DE VIVE VOIX vol.2 no.17

18 décembre 2014

HOMMAGE À JEAN ST-ARNAUD

Présenté par Stéphane Chalifour, professeur de sociologie, lors de la soirée hommage du 2 décembre

Il y a trente-six ans, un jeune homme entré ici, au collège, dans un contexte social et politique de grande effervescence. Il est difficile aujourd'hui, pour la génération qui longe les corridors de cette institution, d'imaginer ce que fut Lionel-Groulx dans les années 1960 et 1970. À défaut d'être subite et violente, la Révolution tranquille s'est étendue sur deux décennies de troubles marqués par une soif de réformes qui mobilisa tout un pan de la société québécoise dont plus de 40 % avait moins de 25 ans. Ainsi, les stigmates de la Crise d'octobre sont encore visibles lorsque, le 15 novembre 1976, le Québec porte au pouvoir le Parti Québécois de René Lévesque et, avec lui, le projet d'indépendance de la seule nation française d'Amérique. Les bombes du FLQ avaient alors cessé de retentir pendant que les poseurs d'explosifs croupissaient en prison.

Ces radicaux furent toutefois relayés par une génération de militants animés par l'horizon révolutionnaire d'une société socialiste souveraine et égalitaire. Entre 1970 et 1978, les conflits de travail se sont démultipliés, offrant aux consciences les plus sensibles l'occasion d'observer la société comme un laboratoire au cœur duquel l'entrechoquement des forces sociales générait, chaque fois, de nouveaux enjeux susceptibles de tirer le Québec plus en avant. Les grèves étaient nombreuses à dégénérer en violences et les manifestations, en émeutes, à une époque où les forces de l'ordre fracassaient les têtes en guise de pain quotidien... Peu de gens ici se souviennent de la lutte des travailleurs de la Commonwealth Plywood qui vit de nombreux étudiants et professeurs se faire matraquer aux côtés des travailleurs de l'usine de Sainte-Thérèse.

Passionné épris de politique et impatient comme le sont, à cet âge, tous les activistes, le jeune homme dont je vous parlais plus haut entré donc au cégep en sachant qu'il allait sans doute y vivre un moment fondateur. Forte de sa masse critique, la génération du baby-boom, quelques marguerites encore dans les cheveux, avait investi, après y avoir étudié, les postes de professeurs, de professionnels, de secrétaires, de concierges ou d'aides pédagogiques. On ne sentait pas l'écart entre les générations puisqu'à peine sept ou huit ans séparaient les uns des autres. Ça sentait le pot sous les escaliers, dans les corridors, dans les toilettes, et ces effluves étaient portés par une radio étudiante qui résonnait dans presque tout l'édifice.

Entrer au cégep en 1978, c'est d'abord devenir actif au sein d'un comité. Je n'ai jamais fait le compte : comité femme, comité café et coop étudiante, comité socioculturel, mouvement écologique, comité logement, comité impro, association étudiante, journal, comité mobilisation... et vogue la galère !

Étudier ne coûtait presque rien, de sorte qu'avec le petit salaire gagné pendant l'été, il était possible de se consacrer aux études sans que le travail salarié ne nous bouffe l'existence le reste du temps. C'est ce qui explique que, pour bon nombre d'entre nous, le cégep était un milieu de vie. On y étudiait pour comprendre le monde, on y discutait pour le refaire, on s'y aimait et l'on y dormait...

À 17 ou 18 ans, sans expérience concrète du combat révolutionnaire et du corps à corps avec la police, l'étudiant politisé, lui, allait faire ses classes à l'association étudiante et au journal *L'écorché* qu'une équipe de dévoués journalistes en herbes rédigeaient, montaient, imprimaient et diffusaient - à chaque semaine - portés par une foi qui semblait les rendre infatigables. Les plus âgés, pour la plupart en troisième session, devenaient les initiateurs des nouveaux assurant, année après année, une relève dont le dynamisme reposait sur une expérience sans cesse renouvelée.

Quelques personnages, vraiment très vieux ceux-là, 22 ou 23 ans... installés parfois depuis cinq ans dans un local, veillaient à la bonne marche des activités et instruisaient tout un chacun de leur sagesse. Un de ceux-là n'était plus étudiant, mais animateur socio-culturel ! Manifestement âgé, peut-être 25 ou 26 ans, sa grosse moustache posée haut sur une tête très frisée, Jean St-Arnaud avait l'air d'un sage qui habitait le collège comme un animal rare investit son habitat naturel.

Le jeune révolutionnaire que j'étais fera sa rencontre un après-midi du mois d'août 1978 devant les portes du vieux gymnase où il s'affairait aux derniers préparatifs autour d'une scène extérieure destinée, pour les talents de la boîte, à marquer la rentrée. Le soleil était de plomb et la chaleur, écrasante. Les caisses de bières pleines s'accumulaient non loin des tables formant le bar de fortune pendant que les bénévoles étudiants courraient à gauche et à droite. Jean répondait à toutes les questions et distribuait des tâches, laissant penser que, derrière tout ce bordel, il était le seul à anticiper jusqu'à sa fin ultime le déroulement de l'événement dont il connaissait tous les rouages.

C'était pour nous la force tranquille qui imposait, sans jamais trop parler, la confiance et le respect. C'était BIG et c'était permis !

Quelqu'un (peut-être St-Arnaud lui-même?) avait eu l'idée de commander des ballots de paille en quantité qu'on disposait de manière un peu anarchique devant la scène sur laquelle les «bands» pratiquaient leurs morceaux dans une joyeuse cacophonie. Sur les 1100 étudiants que le collège comptait alors, on devait être, ce soir-là, 500 ou 600, peut-être plus, à boire, fumer et danser comme des possédés. Vers une heure du matin, on s'est ramassé à plus de 200 dans le gymnase à défaire les ballots. S'ensuivit une bataille mémorable qui tint lieu de véritable baptême, comme si cette douce transgression marquait, pour des âmes disciplinées par l'école, l'arrivée dans un monde de liberté et de folie. Dans ce qui ressemblait, à l'aube, à une grange, je sus que Jean St-Arnaud pouvait incarner le professionnalisme sans trahir son esprit rebelle. Car rebelle, St-Arnaud l'était.

Une autre anecdote ! Nous sommes en décembre 1978. Quelques minutes après un vote de grève contre le dégel des frais de scolarité, je suis du groupe d'une vingtaine de militants de l'association étudiante, complètement galvanisés par ce qui se passe et très fébriles. Réunis autour d'une grande table d'une salle de l'aile Ducharme, je revois Jean répondre calmement à nos questions et nous conseiller - avec sa voix posée - sur la logistique nécessaire à l'occupation des lieux. On allait, nous, empêcher la Direction et tous les employés d'entrer ici. Occuper voulait dire qu'on allait en faire notre Collège, on allait pendant toute la grève y dormir, y manger et y faire la fête... Moment magique dans lequel Jean avait sa place.

Converti par quelques «camarades» de deuxième année aux vertus du communisme, c'est par accointance idéologique que j'ai par ailleurs croisé Jean dans des soirées dites clandestines à l'extérieur du collège. Comme il n'avait rien d'un prosélyte propagandiste, c'est par hasard que j'appris qu'il était, comme moi, un sympathisant de la même organisation subversive et qu'il fréquentait des cercles de lecture de ce groupuscule marxiste-léniniste. Claire Portelance me confia récemment qu'ils furent tous deux membres de la même cellule et qu'il lui arriva de distribuer notre journal rouge avec St-Arnaud. Je me revois encore fièrement à côté de lui, brandissant le poing et chantant l'hymne du mouvement ouvrier, l'internationale, après un discours enflammé de Charles Gagnon.

Le fait de voir ce grand frère caresser le rêve d'un monde meilleur a sans doute contribué à consolider mes convictions d'alors aussi naïves puissent-elles être. Jean, de par sa prestance, a donné sans le savoir du sens à l'engagement de nombreux jeunes idéalistes et un supplément d'âme, de la substance tangible, aux études que nous menions. À sa manière, cet artisan incarna à la fois la prégnance et la permanence immanente à toute institution d'enseignement. Dans un monde sans cesse plus désenchanté, il joua avec quelques autres professeurs, les Ginette Morrier, Jean-Pierre Morin, Monique Jean-Mart, Jean-Marc Montagne, Germain Marsan, Michel Vandal et Luc Lespérance, le rôle de cristallisateur. Généreux et fin organisateur, Jean St-Arnaud aura contribué à faire de mes études collégiales les plus belles années de ma vie.

Devenu professeur par hasard, c'est aussi par hasard que je fus embauché, presque 20 ans plus tard, en janvier 1998, au département de sciences sociales de mon alma mater. Jean fut la première personne à laquelle j'allais annoncer la nouvelle. J'eus l'impression d'un voyage dans le temps en mettant les pieds dans son bureau. Rien ne semblait avoir bougé. Tout paraissait fixé comme si l'animateur avait voulu résister aux effets de la croissance en faisant de son petit local un refuge contre l'érosion que provoquent des changements trop brutaux. Les murs étaient couverts d'affiches, certaines datant de 1975. Il devait y avoir 40 centimètres de paperasse sur son pupitre sur lequel il était à chercher la souris de son ordinateur. Je retrouvais le même homme. «Johnny» n'avait pas vieilli ! Il me regarda avec le sourire en coin un tantinet narquois, me renvoyant l'image du petit bourgeois installé dans le confort douillet que le jeune enragé qu'il avait connu se plaisait à mépriser. Nous allâmes nous chercher un café. Je reconnaissais, dans sa démarche, sa bonhomie et la désinvolture qui le distinguaient.

Tout autour, rien de semblable auquel je pouvais accrocher encore quelques souvenirs. Le Cégep Lionel-Groulx avait grossi et s'était modernisé... De 1000, il comptait maintenant 4000 étudiants. Nous en recevons aujourd'hui 5600 qui vont et qui viennent, faisant la navette entre les classes, leur voiture et leurs petits boulots. Jean, pas vraiment nostalgique du bon vieux temps, déplorait – malgré tout – la perte d'une culture qui rendait difficile désormais l'appartenance à un milieu de vie. Les jeunes, disait-il, subissent trop de contraintes et sont bouffés par le marché du travail. Le cégep était devenu un centre d'achats, certes, mais dans lequel il y avait néanmoins des étudiants allumés capables d'apprécier sa vaste expérience. Critique, mais nullement désabusé, il me parla de vélo et de ses trips de voyage. Je pus compter sur lui – par la suite – pour organiser, avec la même diligence, des événements peu importe l'envergure.

Je l'ai croisé ainsi de temps à autres pendant 14 ans, souvent à la fin des sessions, toujours occupé par les projets petits et grands. Je le vis comme à l'habitude en janvier 2012 à la coop du collège. Il m'apprit

alors qu'il avait des problèmes digestifs et que les résultats allaient suivre, sans plus. Je sus plus tard le mal dont il était atteint. La grève étudiante tirait à sa fin. Je lui fis parvenir une lettre dans laquelle j'évoquais la fierté qu'il aurait ressentie à voir ces milliers de jeunes prendre la rue et tenir si longtemps. Je sentis dans sa réponse l'affection et la sensibilité d'un homme qui, au final, est demeuré très secret. Je me rends compte aujourd'hui qu'un peu comme il le fit avec sa tanière au bureau, Jean préserva sa vie privée de toute forme d'intrusion à tel point que je ne sus jamais qu'il avait des enfants. De la même façon, il ne fut pas question de la mort dans son propos, de sorte que je ne pus admettre l'éventualité qu'un immortel comme lui puisse nous quitter.

Aujourd'hui, je ressens le départ de l'homme comme une perte, et celle du collègue comme un vide. Il est de ces gens qui sont comme des irremplaçables. St-Arnaud était de cette espèce qui fait l'âme d'une institution comme la nôtre. En le voyant partir pour de bon et contre son gré, c'est un peu aussi d'une partie de soi-même que l'on se voit amputer.

C'est en voyant, sur les murs du grand corridor de l'aile Léger, les noms de tous les étudiants qui ont mis les pieds au collège depuis sa fondation que je réalise la contradiction qui est la nôtre. Étrange paradoxe en effet que cet espace censé être un lieu de transmission soit sans mémoire de ses artisans et de leur héritage.

Qui sont-ils ?

Qu'ont-ils réalisé ?

Quelle dette avons-nous envers eux ?

Ne devrions-nous pas nourrir leur mémoire ?

Je n'ai pas su si l'ancien communiste était resté athée, mais j'ose aujourd'hui espérer qu'il hantera, tel un esprit bienveillant, les bureaux de ses progénitures du socio-culturel et les spectacles de tous les étudiants dont il savait si bien apprécier le talent.

Merci à toi Saint-Arnaud !